

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents
Autre " 15 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

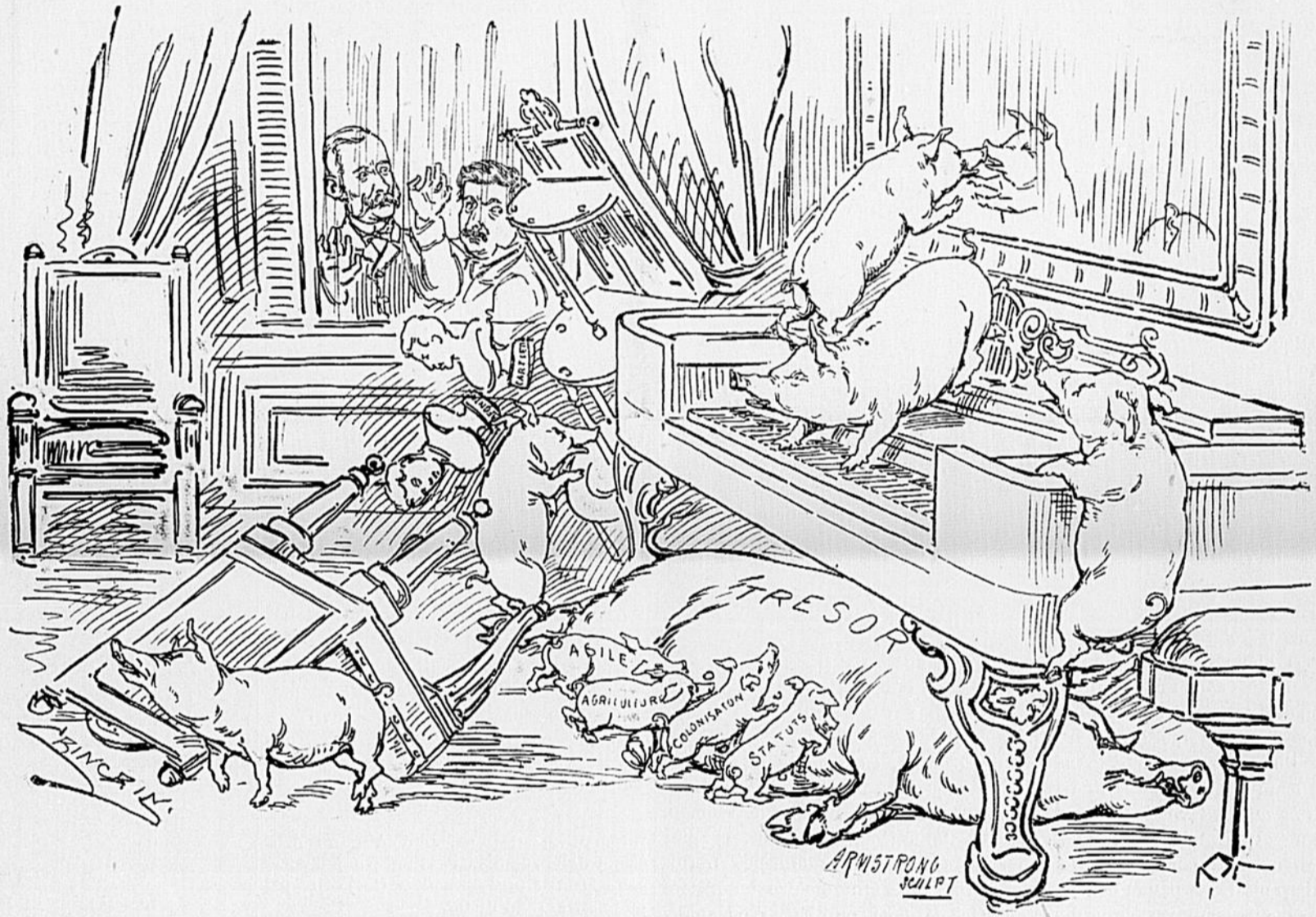
DEUX CENTINS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 15 OCTOBRE 1887

No 4

F. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.



LES COCHONS DANS LE SALON

MERCIER—Shehyn, regarde ce qui arrive. Ils sont fatigués d'attendre pour la drague de New-York. Ils ont faim et ils cherchent quelque chose à manger dans le salon. Ils vont faire quelque malheur.

LE VIOLON

D'où vient que le mot *violon* désigne à la fois un instrument de musique et la prison des ivrognes et autres délinquants des deux sexes ramassés sur le trottoir ? L'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* nous donne à ce sujet toute une série d'explications.

D'abord, celle de Vaugelas reprise par Littré :

Du mot latin *ceppus*, signifiant entrave, on a fait *cep*, qui désigne un instrument avec lequel on serrait les pieds des malfaiteurs dont on s'était emparé, et qui se dit plus tard de la prison même où on les renfermait...

Mais, sans doute à cause de sa ressemblance avec le *psaltrion*, instrument de musique très commun à cette époque, lequel avait la forme d'un trapèze, le cep fut appelé de même et aussi la prison...

Et quand le psaltrion fut supplanté par le violon, au lieu de dire : mettre quelqu'un au psaltrion, on dit : mettre au violon.

Mais l'*Intermédiaire* a d'autres étymologies. Celle de l'auteur des *Galerias du Palais de Justice* est curieuse. D'après lui, l'expression remonte au règne de Louis XI :

Un bailli du Palais de Justice, nommé Agnan Virole, voulant mettre un terme au tapage et aux risques qui se renouvelaient dans la Salle des Pas-Perdus, avait transformé dans la Salle basse de la Conciergerie, dans laquelle il faisait confiner durant quelques heures, à titre de correction, la gent turbulente.

De virole à violon il n'y a pas loin, d'autant plus que les deux instruments sont de la même famille. Qui sait si tout cela n'a pas commencé par ce jeu de mots : " Tel tapageur a été enfermé dans la salle basse de Virole."

Pour corser l'explication, M. Amédée de Bast ajoute :

Le bon bailli avait voulu qu'un violon restât constamment suspendu aux murailles de la prison, pour que les captifs de quelques heures pussent se divertir honnêtement ; car, selon le sage Virole, les gens qui dansent et font de la musique ne pensent pas à mal faire.

Encore faut-il tomber sur un violoniste. Mais l'objection est prévue, le cas s'est rencontré : Lully, simple marmiton, fut enfermé dans la prison de Virole et y joua du violon que le bon bailli y avait fait placer deux siècles auparavant.

Voilà qui semble décisif. Malheureusement, d'après un des correspondants de l'*Intermédiaire*, M. E. de Neyremaud, de graves documents renversent cette légende. Dès le douzième siècle, il existait en Alsace, sous le nom de violon, un supplice infligé à

ceux qui se rendaient coupables de tapage nocturne, d'injure verbale, de libertinage et de paillardise. Il consistait en une sorte de carcan qui par un bout prenait son homme à la gorge, et par l'autre lui maintenait le bras dans la position d'un artiste qui joue du violon. Le patient restait dans cette attitude durant une heure, deux heures, trois heures et plus, selon la gravité de l'infraction.

Ordinairement, l'exécution avait lieu sur la place publique... D'autres fois le condamné subissait la peine dans un local spécialement affecté à ce genre de supplice et auquel on avait fini par donner le nom de violon.

Ce supplice, dont on abusait, fut supprimé en 1678 par le conseil souverain d'Alsace, mais le nom serait resté et aurait fait le tour de France.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 15 OCTOBRE 1887



LE CLUB DES MENTEURS

(Première séance)

Il vient de s'organiser dans la ville de Montréal une association composée des menteurs les plus renommés parmi les journalistes, les politiciens et les amis du sport. Le but de cette société est de protéger ses membres de la manière la plus effective contre les sceptiques et les incrédules. La première séance a eu lieu hier soir dans une des vastes salles appartenant aux bureaux de l'*Etendard*, artistiquement décorée pour la circonstance. Au fond de l'appartement on lisait en lettres dorées.

Omnis Homo Mendax.

Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose.

Environ trois cents personnes assistaient à l'assemblée. M. le sénateur Trudel fut appelé à occuper le fauteuil, et M. L. P. Pelletier de Québec agit comme secrétaire.

Le président en expliquant le but de l'association cita les paroles suivantes de Proudhon : " Plus l'homme se sait sujet à se tromper, plus il est enclin à mentir à telle enseigne, qu'il n'y a pas de plus grands mystificateurs que les gens qui savent le mieux comment l'homme se trompe. Au lieu de tendre la main à leur frère, ils l'enfoncent : *Omnis homo mendax.*" Il dit que le mensonge a un attrait tellement séduisant que tout était menteur, comme l'a dit le roi prophète dans un de ses psaumes. En effet on remarque que la pente vers ce maudit fruit défendu, est si glissante, qu'il est peu de personnes qui refusent de se prêter aux élans de l'invention, et qui puissent s'empêcher d'ajouter quelques broderies aux faits les plus précis. (*Applaudissements*).

Il fit ensuite observer qu'il avait les titres les plus incontestables à la présidence de cette importante organisation. Le journal qu'il avait fondé était reconnu dans la province de Québec comme celui qui avait formulé le plus de mensonges dans son programme. Il avait capté la confiance des castors par des blagues et c'était le mensonge seul qui était le nerf de son existence. (*Applaudissements prolongés*).

Le président termina son discours en disant qu'il n'était jamais allé aux Folies Bergères, et en parlant de la franc maçonnerie et du différend qu'il avait eu avec son conseil d'administration relativement aux jobs et aux annonces du gouvernement Mercier. Ce fut un feu roulant de mensonges qui chauffa à blanc l'enthousiasme de l'auditoire.

L'honorable M. Mercier fut admis membre de la société après avoir déposé sur la table du secrétaire plusieurs documents imprimés se rapportant à son affaire de \$5,000 et à l'emprunt de \$3,500,000.

Il s'éleva ensuite une discussion assez vive entre les membres de la société au sujet de l'admission de quelques-uns des témoins à l'enquête municipale.

La majorité des discutants prétendit que que ces messieurs dans l'enquête des Boodlers n'avaient pas dit de mensonges. Ils se seraient bornés à faire des réticences et à se taire sur les questions les plus chatouilleuses.

Le président, voyant qu'il était impossible de les faire admettre comme des menteurs qualifiés, trouva un moyen terme. Il consentit à les accepter comme approbationnistes dans les rangs de l'association.

M. H. Beaugrand fut accepté comme membre actif parcequ'il avait été prouvé qu'il avait déclaré à plusieurs reprises qu'il ne serait plus candidat à la mairie et qu'il payait des salaires raisonnables aux rédacteurs de ses journaux.

M. Charles Thibault soumit à l'assemblée plusieurs certificats prouvant qu'il avait dit en public qu'il avait des pieds mignons et qu'il n'était pas castor.

Le Docteur Mathieu proposa que tous les dentistes et arracheurs de dents licenciés de la province de Québec devaient être *ex officio* membres du Club des Menteurs parce que tous les jours ils disaient à leurs clients qu'ils enlevaient les dents sans douleur.

Cette proposition a été adoptée à l'unanimité des voix.

M. Goyette, de Hull, fut ensuite enregistré comme membre de la société pour avoir dit que lorsqu'il avait fait partie de l'expédition du Nil il n'avait jamais vu de crocodiles.

L'assemblée vota des remerciements à M. L. P. Pelletier, de Québec pour avoir nié dans la presse qu'il fût l'auteur de la brochure massacrant M. Mercier pour les \$5,000.

MM. Bellerose et Tardivel au cours d'une longue allocution dirent que la vérité était au fond du puits du premier et qu'elle y resterait éternellement.

MM. O. Champagne, Dubuc, Bonneville, Normandeau, Bayard, Jos. Riendeau, Charles Meunier, A. Morency, conducteur du C. P. R., tous des chasseurs et pêcheurs émérites furent nommés membres honoraires de la société pour les récits qu'ils faisaient de leurs expéditions.

L'assemblée fut ensuite ajournée.

Dans l'humide empire

Ma commère la carpe et ses compagnes la morue, l'alose, la truite, la barbutte, la sardine et l'anguille, flanchaient dimanche dernier dans les eaux cristallines du Saint-Laurent, en compagnie de leurs amis le maquereau, le hareng, le doré, l'achigan, le maskinongé, le barre, le saumon, l'éperlan, l'esturgeon, le crapais, et plusieurs autres représentants du même fretin.

La morue, après être montée un instant à la surface des flots pour humer un approvisionnement d'air, s'adressa à un maquereau à la redingote argentée :

La morue.—As-tu entendu la dernière nouvelle ?

Le maquereau.—C'est toujours la même, je suppose, encore une goëlette américaine de saisie pour avoir fait la guerre dans les provinces d'en bas ?

La morue.—Non, mon cher, c'est une nouvelle qui va te causer tant de plaisir que tu gricheras des écailles. Approche-toi de moi d'une couple de coups de nageoires et je vais te dire ça aux ouïes. Bon. Maintenant écoute. Une petite truite vient de m'apprendre que le gouvernement d'Ottawa a défendu la pêche à la ligne et à la seine le dimanche. De six heures du soir le samedi, jusqu'au lundi matin à la même heure, personne n'aura le droit de nous prendre à l'hameçon ou autrement.

Le maquereau.—Est-ce possible ? Jamais je ne le croirai. Tu me stupéfies, ma chère. La moëlle me fige dans les arêtes, mon fiel se contracte à tel point que je me sens caler.

La morue.—Je t'assure que c'est le cas. Lis les journaux. C'est écrit en toutes lettres. Il n'y a plus à en douter.

Le maquereau.—La queue m'en frétille

de plaisir. Va-t-on s'en donner le dimanche. Nous aurons des pique-niques le dimanche parmi les algues et les nénuphars.

La carpe.—(Qui s'est approché et qui a écouté la fin de la conversation). Moi, je ne crois pas ça, l'idée de nous protéger le dimanche. Dame, je ne vois pas l'utilité de ce nouveau règlement, puisque ce ne sont pas les pêcheurs du dimanche qui nous font du mal, ce sont ceux de la semaine qui nous attrapent pour nous vendre au marché.

Le maquereau (à la morue).—Ne raisonne pas avec elle. Il n'y a pas un poisson ignorant comme la carpe.

La carpe.—Merci du compliment. Je fais un saut et je vous lâche.

La morue.—Maskinongé, mon ami, tu as l'air bien triste aujourd'hui, malgré la bonne nouvelle que je t'apporte. Tu as l'air jongleur. Serais-tu malade, par hasard ?

Le maskinongé.—Il y a deux Canadiens sur le lac Saint-Pierre qui tirent des plans pour m'empoigner. Un nommé Caron m'a pêché l'automne dernier et il m'a remis dans l'eau. Il se vante partout de pouvoir me reprendre. Les gens disent que s'il manque son coup, ce qui n'est guère probable, c'est un nommé Legris qui me pincera. Quant à moi, s'il faut absolument que je sois pris, je morderai plutôt à l'amorce de Caron qu'à celle de l'autre.

Le maquereau.—Chasse donc ces noires idées. Les deux pêcheurs dont tu nous parles ne te chercheront que dans une couple de mois. Amuse-toi avec nous en attendant.

Le maskinongé.—Ce que je déteste chez les hommes, c'est leur manie de toujours mentir lorsqu'il s'agit de moi. Si un pêcheur attrape un de mes parents, vite, il se dépêche d'annoncer ça dans les gazettes de Montréal. C'est surtout sur ma pesanteur qu'ils font des colles à tout casser. Si le sénateur Thibaudeau, l'échevin Beausoleil ou n'importe quel autre sport prend un maskinongé de 12 livres, ho ! un article dans le *Star* ou la *Patrie*. M. Dubuc, le chapelier, a fait modeler en cire une immense tête de poisson qu'il a cloué au-dessus de la porte de son bureau et il dit à tout le monde qu'il a pris un maskinongé de 40 livres. Je suis content de voir que M. Foster, le ministre des Pêcheries empêchera ces messieurs d'aller à la pêche le dimanche. Ça les empêchera de conter autant de blagues sur mon compte.

La morue.—Je suis satisfaite d'avoir une journée de repos pendant la semaine. On pourra rigoler à l'aise le dimanche.

Le hareng.—Eh bien ! n'en parlons plus. C'est le bon plaisir du ministre Foster.

La morue.—Oui, faut s'taire.

Embêté à New-York

La conversation suivante entre un marchand de la rue St-Paul et un jeune avocat a été surprise près du palais de justice par un reporter du VIOLON.

—Comme ça vous êtes de retour de New-York ?

—Oui.

—Y êtes-vous allé plusieurs fois ?

—C'est la dixième fois.

—Est-ce que la ville vous a paru beaucoup plus grande que lorsque vous l'aviez vue pour la première fois ?

—Elle m'a semblé considérablement agrandie.

—Vraiment ? Moi j'ai éprouvé une impression absolument contraire lorsque j'y suis allé le printemps dernier, je n'y ai remarqué aucun changement.

—Eh bien, je me tenais sur la Broadway à Canal Street et je regardais autour de moi, et il m'a semblé que jamais je ne pouvais sortir de cette ville.

—Ah bah, c'est une curieuse idée que vous avez eue là.

—Dame, je ne sais pas trop. Je venais de me faire voler ma bourse et je ne n'avais plus un centin dans mes poches. Je ne connaissais personne dans la place et le commis de l'hôtel où j'étais descendu, me préparait une facture pour trois jours de pension. Oui, il m'a semblé alors que la ville avait pour le moins quarante milles de long

Pensée d'un soupeur :

—Le moyen d'être bien avec le ministre de la guerre ?

—?...

—C'est d'être tout à fait rond !

Nous lisons dans LA JUSTICE du 7 octobre courant, l'intéressante nouvelle suivante :

ELECTIONS ANNUELLES

Hier sur invitation de M. L. P. Bilodeau, marchand à St-Raymond, et sec.-trés. du quatuor vocal de Québec, association dont le public de notre ville a eu occasion d'apprécier le mérite en maintes circonstances, les membres du quatuor se sont réunis chez lui, pour procéder aux élections annuelles. Ont été élus :

MM. Alph. Vaillancourt.—Président ; Léonce P. Bilodeau.—Secrétaire-Trésorier ;

Henry A. Bédard.—Directeur ; L. Naz. Levasseur.—Directeur-honoraire ; J. P. Plamondon.—Scrutateur.

A la suite des élections, de nombreux amis ont participé à l'hospitalité de M. Bilodeau entr'autres MM. Laurent de Québec ; Panet, de St-Raymond, etc., etc. La prochaine réunion annuelle doit avoir lieu au lac St-Jean.

En sa qualité d'ancien membre du quatuor vocal de Québec, le propriétaire du *Violon* forme les souhaits les plus sincères pour la continuation des succès de cette belle association.

The Illustrated London News

Nous avons vu un numéro spécimen de la revue ci-dessus publiée à New-York. C'est une revue très soignée, ornée de magnifiques gravures, et qui fournit une lecture très intéressante.

La glace d'Octobre.

Madame de Beauplan.—Comme le temps change vite ! Mon Dieu qu'il fait froid !

Mlle de Beauplan.—Oui, j'ai eu le frisson en voyant passer le fourgon à la glace.

La servante.—Madame, la glace vient justement d'arriver. La glacière est tellement remplie qu'il n'y a pas de place pour la mettre.

Mlle de Beauplan.—Pourquoi ne pas la laisser sur le trottoir ?

Madame de Beauplan.—Ça serait un hon-teux gaspillage. Tu sais combien la glace coûte cher. Josette, dites à Baptiste de la porter à l'asile des orphelins. Ces pauvres enfants, je suis sûre qu'ils n'ont pas encore eu un morceau de glace cette année.

Un vilain tour.

Une dame du faubourg St Antoine disait la semaine dernière à une de ses amies.

—Tu dois être heureuse avec ton mari. C'est un si bon cœur.

—Au contraire, c'est un homme exécrable, le dernier des vilains.

—Tous les hommes sont plus ou moins canailles, mais que t'a-t-il fait ?

—Tu sais qu'il était veuf lorsque je l'ai épousé. Eh bien, je viens de découvrir que toutes les lettres d'amour qu'il m'a écrites étaient copiées mot pour mot dans sa correspondance avec sa première femme.

—Eh bien, moi, je n'en ferais pas de cas. Je t'assure que maintenant il ne t'écrit plus de billets doux.

Une famille de talent.

La famille Purlène appartient à la fleur des pois de l'aristocratie du quartier Ste. Marie. Le chef de cette famille n'est pas, il est vrai, aussi raffiné qu'il devrait l'être, mais sa femme et ses enfants ont chacun un talent d'agrément. Quelqu'un parlait l'autre jour des Purlène et faisait observer à un ami que chaque membre de cette famille jouait d'un instrument quelconque.

—De quel instrument joue la mère Purlène ? demanda l'ami.

—Elle joue du piano.

—Et la plus jeune de ses filles ?

—Elle joue de la harpe.

—Et la cadette ?

—Elle joue de la guitare.

—Et l'aînée ?

—L'aînée joue du concertina.

—Et le garçon ?

—Il joue du violon.

—Eh bien, enfin qu'est-ce que joue le bonhomme.

—Le bonhomme joue la plus mauvaise partie de bluff de tout le faubourg, Québec.

Un enfant de la Canebière raconte à une demi-douzaine de Parisiens que, dans le port de la vieille Phocée, un navire a été complètement dévoré par les rats.

Ebahissement des auditeurs.

—Ah ça ! demande l'un d'eux, comment l'ont-ils mangé ?

—Té ! mon ser, à la coque, naturelle ment !



COUPS D'ARCHET

Voulez-vous savoir pourquoi il y a aujourd'hui une crise financière et une dépression dans les industries ? La raison est qu'il y a trop d'argent investi dans les bâtisses, et qu'il n'y en a pas assez dans la circulation, et puis il y a trop de monde en circulation et pas assez d'argent.

Le député de Laprairie au local disait dernièrement à un de ses amis : " On est huit d'hommes dans la commission agricole pour s'occuper de tout ce qui regarde les habitants de la province."

Buvez de l'Eau de St. Léon pour guérir le rhumatisme, la constipation et la dyspepsie. Dépôt Central No. 54. Carré Victoria. Téléphone 1432.

Un bossu rencontre un de ses voisins, un borgne toujours porté à la malice. — Ah ! ah ! dit ce dernier, vous avez votre paquet sur le dos de bien bonne heure ce matin.

— Oui, répondit le bossu, regardant le borgne en pleine figure, il doit être de bien bonne heure, puisque tu n'as encore qu'un contrevent d'ouvert.

Un amour éternel.

Une jeune femme en pleurs disait à son mari :

— Tu avais juré que tu m'aimerais et que tu me chérirais toujours. Il n'y a que deux ans que nous sommes mariés et maintenant que reste-t-il de cet amour et de cette affection éternels ?

— Lâche-moi, pour l'amour du bon Dieu ! Tu te plains toujours pour des bagatelles. Combien de temps penses-tu qu'il devait durer cet amour éternel ? Tu m'abrutis avec tes questions.

Une nocé a Paris

Le samedi est le jour où l'on se marie le plus généralement à Paris.

Dès le matin, circulent par la rue des fiacres, dont les chevaux blancs ont des guides blanches et des nœuds de ruban de même couleur aux œillères.

Cette livrée se reproduit à la boutonnière du cocher.

Sur le trottoir des groupes se massent. Il s'agit de discuter la mariée.

Elle paraît et s'engouffre dans la voiture avec toute sorte de petits cris effarouchés...

C'est un nuage de blancheur qui marche dans un sillage de froufrous et de parfums...

Exclamations, commentaires, controverses.

Les vieilles dames à chapeau caricatural, à catarrhe et à toutous qui, d'aventure se trouvent dans l'assistance, étouffent un soupir sous leur châle démodé et essuient les verres de leurs lunettes, qu'une larme est venue mouiller. Elles se revoient, à cinquante ans de distance, parées des mêmes atours, jeunes, jolies, admirées, aimées ! Ah ! la mélancolique chanson de Désaugiers :

Vous étiez en satin blanc, Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en !

A la mairie, on s'épluche réciproquement, on chuchote, on ricane sous cap, et, tout à coup, un effrayant silence se fait.

C'est l'officier de l'état civil qui est entré, ceint de son écharpe et suivi de son secrétaire, la plume à l'oreille et le gros registre sous le bras.

La cérémonie commence.

Ceux des couples qui pensent, en ce moment, que la loi sur le divorce peut-être rapportée, n'entendent point la lecture du Code sans une certaine émotion. D'autres demeurent atterrés ou impassibles. Il y en a qui ont envie de rire ou de pleurer ! Quelques-uns blaguent franchement l'autorité municipale...



LA PÊCHE AU MASKINONGÉ

MERCIER—Tiens, Caron, je crache sur mon appât avant de pêcher. C'est pour la "luck." C'est comme ça que j'ai pris un gros poisson dans l'Ottawa.

CARON—Le maskinongé est plus difficile à prendre que le poisson d'Ottawa. Attention, ça va bien. Ça pignoche, ça pignoche.

Le maire, à un marié ; —Népomucène Filandreux, consentez-vous à prendre pour épouse Pélagie Brindoselle, ici présente ?

Népomucène Filandreux, qui est de l'école de Mes-Bottes :

—Coquin de sort ! si je n'en voulais pas, qu'est-ce que je ferais devant votre comptoir ?

Affluence de curieux sous le porche de l'église.

Le tapis tendu sur les marches de celle-ci, la suisse qui frappe les dalles de sa hallebarde, l'autel resplendissant de fleurs, de cierges et de dorures ; le chant de triomphe des orgues, les vapeurs flottantes de l'encens ; les invités en tenue de gala ; les fillettes dont le cœur palpite sous la guimpe ; les grands parents émus ; la satisfaction du rêve réalisé emparadisant le visage des époux, — tout cela se combine pour donner des velléités de mariage aux esprits les plus endurcis dans le célibat.

Une aimable personne qui vient de faire débiter avec succès quatre robes au Palais-Royal s'écriait, à la vue d'une nocce :

— Mon Dieu, que c'est gentil un mariage pour de vrai. Je serais bien content de me marier aussi !...

— Qui vous empêche ? demanda quelqu'un.

— C'est que je suis très difficile : il me faudrait un gentilhomme beau, noble, spirituel, accompli, — avec cent mille livres de rente.

— Vraiment.

— Alors seulement je consentirais à l'épouser, — et même je crois que je resterais longtemps sans le quitter.

Après le bouillon de la mariée, ou collation qui suit la sortie de l'église, promenade obligée au bois de Boulogne. Trente noces à la queue leu leu, faisant le tour du lac. Station inévitable au café de la Cascade pour l'apéritif de rigueur. Là, tout le monde se mêle, se brouille, se confond. Il n'est pas rare d'entendre une mariée questionner :

— Maman, où est donc mon époux ?... C'est celui-ci, n'est-ce pas ?... Le petit blond ?

— Mais non, ma chère enfant. Je crois bien que tu te trompes. Ce doit être celui-là, au contraire, le grand brun.

A cinq heures le couvert étant mis : de vant chaque convive, serviette en bonnet d'évêque avec le petit pain fourré dedans ; serviette en éventail devant les époux ; bouquet de la mariée au milieu de la table. Menu qui varie de trois francs à cinq louis : il y a des suppléments.

Après le champagne — ou le vin cacheté — on danse au piano, au quatuor, ou simplement à l'orgue de Barbari. Les amis *rappliquent* souvent ; il y a plusieurs noces dans le même restaurant. Alors arrivent des qui-proquos exploités par le Vaudeville :

— Tiens ! vous êtes donc aussi un invité des Chamouillard !

— Pas du tout. Je ne les connais pas. Je suis ici chez les Charençon.

— Un troisième quidam survenant :

— Pardon, messieurs, vous êtes chez les Charentonneau ?

Il est minuit. La maman de la mariée l'enveloppe de son châle ou de sa pelisse. Le marié boutonne son paletot ou endosse son pardessus...

Puis, chacun descend l'escalier de la

guinguette, et réintègre le domicile conjugal, pendant que la mère sanglote ou que le père se mouche d'attendrissement.

Paul Mahalin.

VARIETES

Un vieux monsieur et une vieille dame. Le vieux monsieur :

— Ah ! chère amie, depuis quarante ans, comme elle est changée, la face des choses !

La vieille dame, montrant son visage, autrefois beau :

— Et les choses de la face, donc !

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

Une métaphore : Des anarchistes se sont réunis pour tomber un de leurs élus qui n'est pas assez avancé.

Celui-ci est monté à la tribune et se démené comme un beau diable :

— Comment ose-t-on m'accuser, moi, citoyens, qui suis *esclave de la liberté* !

Anna.—Sais-tu la nouvelle, mon amie ? Le mariage de Marie-Louise est cassé. Tout est fini depuis le dernier bal où elle a rencontré son futur.

Sophie.—Jamais je croirai ça ? Comment cette rupture a-t-elle pu survenir ?

Anna.—Bien simplement, après un quadrille son cavalier a trouvé à redire au parfum qui se dégageait de sa toilette. Cela ne serait jamais arrivé si elle avait acheté les parfums de McGale, tels que le Jockey Club, le White Rose, etc., etc.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

Z..., le riche banquier allemand, est gros comme un éléphant et la sottise prétentieuse se lit sur sa face large et rubiconde.

— Je ne puis voir ce personnage déplaisant, disait l'autre jour notre confrère B... ; il a une figure à donner un coup de pied dedans.

Au retour de la chasse, Arthur à Raoul : — Eh bien ! as-tu tué beaucoup de perdreaux ?

— Pas un ! mais je suis très content de moi. Je les manque de beaucoup plus près.

Examen de ténor, dans le Midi.

— Oui, murmure le directeur, la voix est bonne, mais vous savez, ici, il faut du souffle !

Le ténor, froidement :

— J'éteins un bec de gaz à quinze pas !

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 19 Octobre 1887

— SERA DE — \$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00

Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Réparation de Fourrures

Donnez vos commandes immédiatement chez C. ROBERT & CIE, afin que vous ne soyez pas obligé d'attendre lorsque le froid sera arrivé.

La maison C. ROBERT & CIE, fait une spécialité de la réparation de la teinture et du nettoyage des fourrures de toutes espèces.

Les prix de C. ROBERT & CIE sont modérés et l'ouvrage est toujours sûr de donner satisfaction. Soyez prudents en donnant vos commandes au plus tôt.

C. ROBERT & CIE.,

Coin des rues St-Laurent et Vitré.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-TERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin

promptitude, et à prix très modérés.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,

IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,

IMPRESSIONS DE COMMERCE,

Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS

CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS

BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au

bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-

Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540,

rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

TARTARIN de TARASCON

PREMIÈRE ÉPISE

A TARASCON

VIII

La ménagerie Mitaine.

Un lion de l'Atlas à Tarascon.

Terrible et solennelle entrevue.

Et maintenant que nous avons montré Tartarin de Tarascon comme il était en son privé, avant que la gloire l'eût baisé au front et coiffé du laurier séculaire, maintenant que nous avons raconté cette vie héroïque dans un milieu modeste, ses joies, ses douleurs, ses rêves, ses espérances, hâtons-nous d'arriver aux grandes pages de son histoire et au singulier événement qui devait donner l'essor à cette incomparable destinée.

C'était un soir, chez l'armurier Costecalde. Tartarin de Tarascon était en train de démontrer à quelques amateurs le maniement du fusil à aiguille, alors dans toute sa nouveauté... Soudain la porte s'ouvre, et un chasseur de casquettes se précipite effaré dans la boutique, en criant : "Un lion !... un lion !..." Stupeur générale, effroi, tumulte, bousculade. Tartarin croise la baïonnette, Costecalde court fermer la porte. On entoure le chasseur, on l'interroge, on le presse, et voici ce qu'on apprend : la ménagerie Mitaine, revenant de la foire de Beaucaire, avait consenti à faire une halte de quelques jours à Tarascon et venait de s'installer sur la place du château avec un tas de boas, de phoques, de crocodiles et un magnifique lion de l'Atlas.

Un lion de l'Atlas à Tarascon ! Jamais, de mémoire d'homme, pareille chose ne s'était vue. Aussi nos braves chasseurs de casquettes se regardaient fièrement ! quel rayonnement sur leurs mâles visages, et, dans tous les coins de la boutique Costecalde, quelles bonnes poignées de mains silencieusement échangées ! L'émotion était si grande, si imprévue, que personne ne trouvait un mot à dire...

Pas même Tartarin. Pâle et frémissant, le fusil à aiguille encore entre les mains, il songeait debout devant le comptoir... Un lion de l'Atlas, là, tout près, à deux pas ! Un lion ! c'est-à-dire la bête héroïque et féroce par excellence, le roi des fauves, le gibier de ses rêves, quelque chose comme le premier sujet de cette troupe idéale qui lui jouait de si beaux drames dans son imagination...

Un lion, mille dieux !... Et de l'Atlas encore !!! C'était plus que le grand Tartarin n'en pouvait supporter...

Tout-à-coup un paquet de sang lui monta au visage.

Ses yeux flambèrent. D'un geste convulsif il jeta le fusil à aiguille sur son épaule, et, se tournant vers le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, il lui dit d'une voix de tonnerre : "Allons voir ça, commandant."

— "Hé ! bé... hé ! bé... Et mon fusil !... mon fusil à aiguille que vous emportez !..." hasarda timidement le prudent Costecalde ; mais Tartarin avait tourné la rue, et derrière lui tous les chasseurs de casquettes emboîtant fièrement le pas.

Quand ils arrivèrent à la ménagerie, il y avait déjà trop de monde. Tarascon, race héroïque, mais trop longtemps privée de spectacles à sensation, s'était rué sur la baraque Mitaine et l'avait prise d'assaut. Aussi la grosse madame Mitaine était bien contente... En costume kabyle, les bras nus jusqu'au coude, des bracelets de fer aux chevilles, une cravache dans une main, dans l'autre un poulet vivant, quoique plumé, l'illustre

dame faisait les honneurs de la baraque aux Tarasconnais, et comme elle avait *doublets muscles*, elle aussi, son succès était presque aussi grand que celui de ses pensionnaires.

L'entrée de Tartarin, le fusil sur l'épaule, jeta un froid.

Tous ces braves Tarasconnais, qui se promenaient bien tranquillement devant les cages, sans armes, sans danger, eurent un mouvement de terreur assez naturel en voyant leur grand Tartarin entrer dans la baraque avec son formidable engin de guerre. Il y avait donc quelque chose à craindre, puisque lui, ce héros... En un clin d'œil, tout le devant des cages se trouva dégarni. Les enfants criaient de peur, les dames regardaient la porte. Le pharmacien Bézuquet s'esquiva, en disant qu'il allait chercher son fusil...

Peu à peu cependant, l'attitude de Tartarin rassura les courages. Calme, la tête haute, l'intrépide Tarasconnais fit lentement le tour de la baraque, passans s'arrêter devant la baignoire du phoque, regarda d'un œil dédaigneux la longue caisse pleine de son où le boa digérait son poulet cru, et vint enfin se planter devant la cage du lion...

Terrible et solennelle entrevue ! le lion de Tarascon et le lion de l'Atlas en face l'un de l'autre... D'un côté, Tartarin, debout, le jarret tendu, les deux bras appuyés sur son rifle ; de l'autre, le lion, un lion gigantesque, vautre dans la paille, l'œil clignotant, l'air abruti, avec son énorme muffle à perruque jaune posé sur les pattes de devant... Tous deux calmes et se regardant.

Chose singulière ! soit que le fusil à aiguille lui eût donné de l'humeur, soit qu'il eût flairé un ennemi de sa race, le lion, qui jusque-là avait regardé les Tarasconnais d'un air de souverain mépris en leur bâillant au nez à tous, le lion eut tout-à-coup un mouvement de colère. D'abord il renifla, gronda sourdement, écarta ses griffes, étira ses pattes ; puis il se leva, dressa la tête, secoua sa crinière, ouvrit une gueule immense et poussa vers Tartarin un formidable rugissement.

Un cri de terreur lui répondit. Tarascon, affolé, se précipita vers les portes. Tous, femmes, enfants, portefaix, chasseurs de casquettes, le brave commandant Bravida lui-même... Seul, Tartarin de Tarascon ne bougea pas... Il était là, ferme et résolu devant la cage, des éclairs dans les yeux et cette terrible moue que toute la ville connaissait... Au bout d'un moment, quand les chasseurs de casquettes, un peu rassurés par son attitude et la solidité des barreaux, se rapprochèrent de leur chef, ils entendirent qu'il murmurait, en regardant le lion :

"Ça, oui, c'est une chasse."

Ce jour-là, Tartarin de Tarascon n'en dit pas davantage...

IX

Singuliers effets du mirage.

Ce jour-là, Tartarin de Tarascon n'en dit pas davantage ; mais le malheureux en avait déjà trop dit...

Le lendemain, il n'était bruit dans la ville que du prochain départ de Tartarin pour l'Algérie et la chasse aux lions. Vous êtes tous témoins, chers lecteurs, que le brave homme n'avait pas soufflé mot de cela ; mais vous savez, le mirage...

Bref, tout Tarascon ne parlait que de ce départ.

Sur le cours, au cercle, chez Costecalde, les gens s'abordaient d'un air effaré :

"Et autrement, vous savez la nouvelle, au moins ?

Et autrement, quoi donc?... le départ de Tartarin, au moins ?"

Car à Tarascon toutes les phrases commencent par *et autrement*, qu'on prononce *autre*, et finissent par *au moins*, qu'on prononce *au mouain*. Or, ce jour-là, plus que tous les autres,

les *au mouain* et les *autre* sonnaient à faire trembler les vitres.

L'homme le plus surpris de la ville, en apprenant qu'il allait partir pour l'Afrique, ce fut Tartarin. Mais voyez ce que c'est que la vanité ! Au lieu de répondre simplement qu'il ne partait pas du tout, qu'il n'avait jamais eu l'intention de partir, le pauvre Tartarin—la première fois qu'on lui parla de ce voyage—fit d'un petit air évasif : "Hé !... hé !... peut-être... je ne dis pas." La seconde fois, un peu plus familiarisé avec cette idée, répondit : "C'est probable." La troisième fois : "C'est certain !"

Enfin, le soir, au cercle et chez les Costecalde, entraîné par le punch aux œufs, les bravos, les lumières : grisé par le succès de l'annonce de son départ avait eu dans la ville, le malheureux déclara formellement qu'il était las de chasser la casquette et qu'il allait, avant peu, se mettre à la poursuite des grands lions de l'Atlas...

Un hurra formidable accueillit cette déclaration. Là-dessus, nouveau punch aux œufs, poignées de mains, accolades, et sérénade aux flambeaux jusqu'à minuit devant la petite maison du boabab.

C'est Tartarin-Sancho qui n'était pas content ! Cette idée de voyage en Afrique et de chasse au lion lui donnait le frisson par avance ; et, en rentrant au logis, pendant que la sérénade d'honneur sonnait sous leurs fenêtres, il fit à Tartarin-Quichotte une scène effroyable, l'appelant toqué, visionnaire, imprudent, triple fou, lui détaillant par le menu toutes les catastrophes qui l'attendaient dans cette expédition, naufrages, rhumatismes, fièvres chaudes, dysenteries, peste noire, éléphantiasis, et le reste...

En vain Tartarin-Quichotte jurait-il de ne pas faire d'imprudences, qu'il se couvrirait bien, qu'il emporterait tout ce qu'il faudrait, Tartarin-Sancho ne voulait rien entendre. Le pauvre homme se voyait déjà déchiqueté par les lions, englouti dans les sables du désert comme feu Cambyse, et l'autre Tartarin ne parvint à l'apaiser un peu qu'en lui expliquant que ce n'était pas pour tout de suite, que rien ne pressait et qu'en fin de compte ils n'étaient pas encore partis.

Il est bien clair, en effet, que l'on ne s'embarque pas pour une expédition semblable sans prendre quelques précautions. Il faut savoir où l'on va, que diable ! et ne pas partir comme un oiseau...

Avant toutes choses, le Tarasconnais voulut lire les récits des grands touristes africains, les relations de Mongo-Park, de Caillé, du docteur Livingstone, d'Henri Duveyrier.

Là, il vit que ces intrépides voyageurs, avant de chausser leurs sandales pour les excursions lointaines, s'étaient préparés de longue main à supporter la faim, la soif, les marches forcées, les privations de toutes sortes. Tartarin voulut faire comme eux, et, à partir de ce jour-là, ne se nourrit plus que d'eau bouillie.—Ce qu'on appelle *eau bouillie*, à Tarascon, c'est quelques tranches de pain noyées dans l'eau chaude, avec une gousse d'ail, un peu de thym, un brin de laurier.—Le régime était sévère, et vous pensez si le pauvre Sancho fit la grimace...

À l'entraînement par l'eau bouillie Tartarin de Tarascon joignit d'autres sages pratiques. Ainsi, pour prendre l'habitude des longues marches, il s'astreignit à faire chaque matin son tour de ville sept ou huit fois de suite, tantôt au pas accéléré, tantôt au pas gymnastique, les coudes au corps et deux petits cailloux blancs dans la bouche, selon la mode antique.

Puis, pour se faire aux fraîcheurs nocturnes, aux brouillards, à la rosée, il descendait tous les soirs dans son jardin et restait là jusqu'à des dix et onze heures, seul avec son fusil, à l'afût derrière le boabab.

Enfin, tant que la ménagerie Mitaine resta à Tarascon, les chasseurs de casquettes attardés chez Coste-

calde purent voir dans l'ombre, en passant sur la place du château, un homme mystérieux se promenant de long en large derrière la baraque.

C'était Tartarin de Tarascon, qui s'habitua à entendre sans frémir les rugissements du lion dans la nuit sombre.

X

Avant le départ.

Pendant que Tartarin s'entraînait ainsi par toute sorte de moyens héroïques, tout Tarascon avait les yeux sur lui ; on ne s'occupait plus d'autre chose. La chasse à la casquette ne battait plus que d'une aile, les romances chômaient. Dans la pharmacie Bézuquet le piano languissait sous une housse verte, et les mouches cantharides séchaient dessus, le ventre en l'air... L'expédition de Tartarin avait arrêté tout.

Il fallait voir le succès du Tarasconnais dans les salons. On se l'arrachait, on se le disputait, on se l'empruntait, on se le volait. Il n'y avait pas de plus grand honneur pour les dames que d'aller à la ménagerie Mitaine au bras de Tartarin, et de se faire expliquer devant la cage du lion comment on s'y prenait pour chasser ces grandes bêtes, où il fallait viser, à combien de pas, si les accidents étaient nombreux, etc., etc.

Tartarin donnait toutes les explications qu'on voulait. Il avait lu Jules Gérard et connaissait la chasse au lion sur le bout du doigt, comme s'il l'avait faite. Aussi parlait-il de ces choses avec une grande éloquence.

Mais où il était le plus beau, c'était le soir à dîner chez le président Ladevèze ou le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, quand on apportait le café et que, toutes les chaises se rapprochant, on le faisait parler de ses chasses futures...

Alors, le coude sur la nappe, le nez dans son moka, le héros racontait d'une voix émue tous les dangers qui l'attendaient là-bas. Il disait les longs affûts sans lune, les marais pestilentiels, les rivières empoisonnées par la feuille du laurier-rose, les neiges, les soleils ardents, les scorpions, les pluies de sauterelles ; il disait aussi les mœurs des grands lions de l'Atlas, leur façon de combattre, leur vigueur phénoménale et leur férocité.

Puis s'exaltant à son propre récit, il se levait de table, bondissait au milieu de la salle à manger, imitant le cri du lion, le bruit d'une carabine, pan ! pan ! le sifflement d'une balle explosible, pfit ! pfit ! gesticulait, rugissait, renversait les chaises...

Autour de la table, tout le monde était pâle. Les hommes se regardaient en hochant la tête, les dames fermaient les yeux avec de petits cris d'effroi, les vieillards brandissaient leurs longues cannes belliqueusement, et, dans la chambre à côté, les petits garçonnets qu'on couche de bonne heure, éveillés en sursaut par les rugissements et les coups de feu, avaient grand-peur et demandaient de la lumière.

En attendant Tartarin ne partait pas.

(A continuer.)

Le baron de Rapineau, souffrant d'une maladie de cœur, se décide à faire venir un médecin.

—Docteur, lui dit-il après auscultation préalable, combien me prendrez-vous ?

—Pas un centime.

—Je vous remercie... mais c'est trop de désintéressement... je ne sais si je dois...

—Ne vous inquiétez pas, vos héritiers me paieront.

**

En police correctionnelle :
Le président.—Ainsi, vous reconnaissez avoir levé la main sur le plaignant, tandis que votre camarade brandissait une carafe glacée sur sa tête... Mais qui de vous a été frappé ?
Le prévenu.—La carafe, monsieur le président.